

DE L'ERRANCE COMME DIFFICILE TRADUCTION DE SOI DANS LA VILLE MODERNE: PERSPECTIVES CLINIQUES ET ANTHROPOLOGIQUES

Olivier Douville¹

Psychanalyste et anthropologue

Résumé

Psychanalyste et anthropologue, je me situe tout à fait dans cette problématique de recherche qui explore les fonctions psychiques que peut encourager et maintenir l'espace urbain. J'insiste alors sur les usages du corps dont font preuve des adolescents, la « technique du corps » (ce concept-clé de l'anthropologie) étant bien ce qui permet l'articulation entre le psychisme et l'espace social. Soucieux de lier la psychanalyse à l'anthropologie du contemporain, je ferai converger des enseignements qui me viennent d'une part de la banlieue parisienne, dans ces quartiers que l'on indique comme étant "difficiles" et, d'autre part, des quartiers pauvres de Bamako.

Mots-clefs: adolescence, corps, errance, traduction, ville

Abstract

As a psychoanalyst and anthropologist, I find myself at ease with research problematics that explore the psychic functions likely to appear and develop in the urban space. I therefore stress the uses of the body manifested by teenagers, the "technics of the body" (a key anthropological concept) being certainly what lets the psyche be articulated with social space. Wishing to link psychoanalysis with an anthropology of contemporary life, I seek a convergence of what has been taught me, on the one hand, by Paris suburbs, those districts that have been termed "difficult", and, on the other hand, by the poor districts of Bamako.

Key words: adolescence, body, wandering, translation, city

La ville moderne et l'adolescence contemporaine

La cité, la « polis ». Ces deux termes délimitent un paysage classique qui est celui de l'« agora », lieu des échanges marchands et des débats publics de la démocratie athénienne, aujourd'hui référence fondatrice et mythique. L'homme y était défini par Aristote comme un

¹ Psychanalyste. Association Française des Anthropologues. Maître de conférences des Universités. Laboratoire CRPM (Université Paris 7 Denis Diderot). Directeur de publication de Psychologie Clinique. 22, rue de la Tour d'Auvergne 75009 Paris. douvilleolivier@noos.fr

"animal" politique et la cité se devait de réserver un accueil fait de rigueur et de passion pour l'émancipation de l'esprit par la transmission du sens raisonnable et nécessaire des Lois, selon Platon (*La République, Les Lois, Le Politique*), puis Xénophon (*L'Économique*). Notre pensée politique fait de nous des sujets tributaires de cette pensée politique grecque qu'on peut présenter au lecteur comme une pensée en acte de la « philia ». Pensée de la chose publique conçue comme un rationnel bien commun; pensée qui relie les pratiques de la cité au sens de la transmission des symboles aux pratiques de la démocratie, ce d'une génération à l'autre. L'idéalisme que contient un tel bouquet de définitions pourtant ne suffit pas.

Aucune société, et aucune cité non plus, n'est anthropologiquement pensable si on renonce à l'analyse de la condition actuelle des structures intersubjectives (l'échange, le don, l'échange de parole) qui commandent les modes d'individualisation, d'affiliation et d'autonomisation des sujets eux-mêmes.

Ce regard d'anthropologie politique que nous choisissons pour point de départ permet de proposer une définition du passage adolescent en ses difficultés actuelles. En effet, si l'adolescent rejoue sur la scène sociale ce qui s'est naguère échafaudée sur les scènes familiales (bien entendu infiltrées de déterminations anthropologiques), il se retrouve souvent dans le désarroi lorsque le point de départ de son autonomie secondaire l'immerge dans un collectif qui ne trouve ses conditions de possibilité que dans une atomisation (Douville, 2009).

La sur-modernité amène à se poser la question suivante : " Que se passe-t-il dans l'espace entre les hommes lorsque la cité n'est plus réduite qu'à l'espace du travail ou de la consommation ou à son envers, le désœuvrement et l'indigence, modules d'habitats minimaux à quoi la polis se réduit de plus en plus dans les mégapoles précarisées ? "

Nous avons fait choix de répondre à cette question en partant de notre travail de psychanalyste, formé à l'anthropologie, avec des adolescents en errance de liens (Douville, 2000, 2008). Si nous partageons l'idée reçue tant par les psychanalystes que par les anthropologues qui fait du jeune un possible héritier et traducteur des normes et valeurs culturelles de sa famille et de son milieu, nous insistons ici sur une opération adolescente peu explorée encore et qui est celle de son inscription dans les territoires urbains. Envisager ce qui fait bricolages d'inscription ici ne se résume pas à l'analyse des rôles ou des statuts, encore moins à l'objectivation des processus de communication et/ou d'influences inter et intra-groupes. L'inscription dans la cité requiert que la cité soit un dispositif qui articule des statuts et des différences, mais qui, de plus, et c'est parfois le plus important, réarticule et dispose à nouveau des fonctions psycho-corporelles. Il

n'est point si trivial de souligner, par exemple, le fait que les modifications réelles du corps pubertaires s'accompagnent de nouvelles façons d'aborder l'espace du dehors, de "sortir dehors" et qui peuvent se révéler des constructions phobiques, des hypersexualisations du regard ou de la voix (des choses vues et entendues) , etc.

L'opération adolescente: « Traduire... »

La rue "traduit le jeune" à mesure qu'elle est par lui traduite, et de même et de proche en proche, le sont par lui le quartier ; puis la cité. Le lieu où les formations psychiques de l'idéal entrent en alliance avec les lois souterraines et impérieuses de l'identification au semblable ne sont plus les lieux autrefois familiers. À la psychanalyse de la maison, si précieuse autant que charmante pour situer les mentalités enfantines, succède une analyse anthropologique des lieux de conquêtes identitaires qui sont nettement marquées dans les cités: tel fragment d'un grand ensemble d'habitation, telle "niche de vie" proche parfois de la Mosquée, ou des marchés, c'est selon.

Ne pensons pas pour autant que l'établissement d'un adolescent dans ces oasis d'identité, soit aisé. L'expérimentation adolescente de la pensée et de l'amour est fortement menacée par les massifications et les impersonnalisations des rapports sociaux. Et nombre d'entre eux ne croient plus à la possibilité évanouie d'un espace commun. Errants sacrifiés de la génération qui vient, ces jeunes, souvent, trop souvent, s'échouent, tels des navires que le flot ne soutient plus dans les interstices les moins qualifiés et les plus impersonnels de la ville. Le temps passe, l'errant de naguère stagne sur son écueil. Nous, thérapeutes, pris que nous le voulions ou pas dans une observation à nu du fractal de nos villes, avons fait choix d'aller vers eux. Alors, loin des murs de nos institutions, commence le voyage, le nôtre, et il commence en réponse aux stases mortifères que connaissent ces jeunes.

Traduire devient alors une entreprise périlleuse mais nécessaire. Attardons nous sur le sens de ce mot. Il dépasse ici ce qui désigne le passage d'une langue à une autre ou d'un système de signes à un autre. Traduire, certes, mais quoi? Faisons alors l'hypothèse d'une traduction du monde qui porterait le nom de symbolisation de l'expérience vécue. Nous travaillons sur ce qu'est le processus de traduction au sein de tout psychisme: soit la traduction d'un réel par un tissu de mots et de représentations, traduction qui permet un ordonnancement de l'imaginaire (et donc du rapport à la présence de sa propre image et de celle d'autrui). Or, l'un des effets de l'errance et de

la désocialisation est de mettre en péril cette traduction, laquelle se rejoue nécessairement à l'adolescence, période de nouveaux "bombardements" pulsionnels s'il en est une. Toute symbolisation exige non seulement des capacités cognitives, mais la prise de telles capacités dans un jeu d'instance psychique où sublimation et idéalisation sont en solidarité. Nous constatons des échecs de cette rencontre entre ces deux processus. Le jeune alors est renvoyé à la solitude de sa condition, à la pesanteur énigmatique de son corps, à un rapport craintif et dépressif à sa parole lorsqu'il ne lui revient pas que son dire puisse rencontrer des points d'accueil chez l'autre.

Un des effets de l'errance du jeune dans les non-lieux de nos modernités, c'est l'intensité de la rencontre qu'il fait avec des impossibles à traduire et à symboliser, menant alors le jeune à compenser les défaillances imaginaires par des actes pour se sentir réel. De tels actes incluent les exercices de marquage du corps qui, souvent, versent dans la gravité de l' « auto-mutilation ».

Qu'est le corps à ces moments-là? Pas encore une scène bien qu'il insiste à se représenter, pas encore un thème bien qu'il insiste à se couvrir de "piercings", de tatouages ou de blasons. Pas encore un motif, donc. Au reste, il n'est rien de plus malhabile ou de plus erratique pour toute recherche en anthropologie clinique de ne considérer les piercings ou les tatouages que comme des actes d'écriture sur un moi étendu et aplani à sa surface corporelle. Le poinçon de la trace ne se dépose pas sur une surface plane, il crispe et cristallise une topologie de la profondeur qu'il excite bien davantage qu'il ne la signe. La coupure ne s'est pas déposée en lettres. Il se fait une activité incessante de la marque et de la coupure, forme erratique du premier trait symbolique qui se répète dans sa violence même. Parler, à propos de ce type d'automutilations de « défaut de symbolique » ne peut qu'induire en confusion. Il n'y a pas à tenir là le conventionnel discours portant sur le défaut de symbolique, mais bien davantage un geste symbolique qui se répète compulsivement. Il y a un défaut de nouage du symbolique aux registres du réel et de l'imaginaire. Il serait plus astucieux de parler d'un défaut de médiation imaginaire: le corps ne trouvant pas la scène et le récit pour se produire comme événement pour autrui, lieu des parures, des promesses, des mascarades déjouables et des échanges possibles. En deçà de ce dépliement, le corps récapitule le geste de marque par quoi commence le corps humain, en attente de retrouver dans l'Autre une demeure où se croire et se sentir hébergé, accueilli, reconnu.

La clinique insiste qui mise sur une prise en compte des puissances de l'informe du corporel.

L'adolescence doit effectuer deux opérations solidaires. D'une

part, fabriquer une façon de geste polémique avec l'informe du corporel; ensuite sexualiser ce qui reste de ce dialogue. Ces deux opérations étant provoquées, comme réponse après-coups, par le trauma pubertaire.

Quel corps pour quelle adolescence? La question a deux faces, deux aspects. Elle est tout d'abord pathognomonique de nos mondes contemporains au sein desquels se diffusent autant qu'elles s'éparpillent, les techniques du corps. Elle est ensuite une question de structure qui prend en compte la naissance des significations et des assignations symboliques des turbulences corporelles du pubertaire. L'anthropologie est ici convoquée. Mais elle l'est à un double titre. D'une part sa puissance d'information sur le local apprend, fascine et divertit. Le culturalisme sema mille efflorescences de descriptions de sexualités adolescentes joyeuses, innocentes, gourmandes et sensuelles.

Reste la dimension de ce qui humanise le scandale du corps humain. Les anthropologues et les psychanalystes savent, aujourd'hui, que la fabrique du corps humain suppose des attaques, des marquages, des assignations et de référenciations. Et, de plus en plus, leur objet n'est plus seulement la grammaire culturelle du corps. Il se déplace. S'élargit. Jusqu'à toucher aux fondements de l'appropriation du corporel, aux moments décisifs des dépersonnalisations singulières et collectives.

Notre objectif, on le voit, est au moins double. Restaurer du lien, certes, mais aussi inscrire notre relation d'aide et d'accompagnement en dehors des déserts humains, dans un espace où les jeunes et nous pouvons nous apparaître dans nos consistances, dans nos pluralités et nos hétérogénéités qui s'adressent la parole. La ville en prendra parfois une épaisseur qu'on ne lui connût pas. Elle sera non seulement une disposition géographique mais un topos où se recueillent des mémoires, des temps, des chronologies, des filiations. Traduction de l'expérience immédiate, organique, dans les narrativités, les mémoires et les passés retrouvés comme demeure, puis les avenir espérés comme oasis humaines à venir.

Loin de n'être qu'un cadre ou un contenant, la ville est le lieu de l'épreuve de notre rapport à l'espace. S'y révèle la complexité de la dimension spatiale de nos expériences, tant au plan matériel qu'au plan idéal. La surmodernité qui répand en tous lieux l'anonyme de ses architectures, le marché qui uniformise le registre de l'objet et de la valeur réduisent pour des populations vivant aux marges de ce qui reste des constructions historiques (populations marquées par l'exil sans abri, l'errance ou l'exclusion) leur expérience de l'espace aux conditions d'une survie dans un milieu réduit à ses aspects physiques. Ce qui traduit l'espace c'est ordinairement l'orientation possible, à savoir la

temporalisation de l'espace. Or nous assistons à des dégradations rapides de ces capacités de temporalisation et de narration de l'espace et pour de nombreux jeunes, si l'espace conditionne, il n'oriente que très pauvrement. Je fais ici l'hypothèse qu'il faut opérer par l'anticipation, c'est-à-dire par la greffe d'une projection de temporalité à venir, un certain vidage de l'espace physique immédiat pour l'utiliser, l'interpréter, le traduire. Ce qui permet de mettre « en intrigue » les espaces au sein desquels nous vivons; je reprends là une excellente expression due à Christine Delory-Momberger (2010, p. 59).

Terrains

Dans une cité, un centre de consultation ouvert et des psychanalystes qui acceptent de sortir dehors avec les jeunes, de déambuler avec eux. Dans un quartier de Bamako, la capitale du Mali, un camion, la nuit, va à la rencontre des adolescents errants, rescapés de la guerre virulente qui accable les pays limitrophes de la sous-région,... les dispositifs sont assez comparables. Ils permettent de mieux situer les constructions de territoires et les logiques de construction de l'espace de ces jeunes garçons et filles. À l'adolescence, le jeune, qu'il soit fille ou garçon, ressent des événements inédits de corps. Et c'est tout le rapport à l'environnement qui s'en trouve changé. La ville, les espaces urbains sont aussi vécus comme des corps. Des contenants, mais aussi des surfaces. L'espace remue. Le corps subit, puis, dans les meilleurs des cas réinventé, doit trouver à s'y loger autrement, à s'y qualifier autrement. Certains marquent la ville comme ils marquent leur corps, d'autres fuient la ville comme ils sentent fuir leur être et leur identité. Nombreux d'entre eux s'inventent leur façon d'être dans le quartier- car c'est le leur ce n'est plus seulement celui de leurs parents -, de s'y loger dans un groupe de semblables, de s'y fixer par des rites nouveaux et par de nouveaux modes de parler. Dans des groupes, plus ou moins instables, plus ou moins plastiques, s'éprouve le sentiment d'avoir un territoire et d'en être usager et responsable. Jeux avec les limites, avec les frontières. C'est un peu ça leur maison, ces quartiers dans lesquels le jeune projette et traduit sa crise et souvent, à la maison, sa chambre qui ressemble à un paysage de guérilla urbaine, au grand dam des parents qui réagissent comme s'ils se trouvaient mis à la porte de la chambre de leur fils ou de leur fille devant une zone de non-droit, insurrectionnellement exclue de l'espace commun. Et au dehors, comme au dedans, se déploient des logiques d'ouverture ou de ségrégation qui provoquent une mise en scène et en acte des rapports entre identité, corps et contenu urbain. Cependant de tels étayages ne

se créent pas toujours, et dans la population chamarrée de nos adolescents, certains décrochent du commun et errent. C'est avec eux et pour eux que nous pensons de nouveaux modes de rencontres. Qui font part aux contextes urbains. Afin de s'y mieux situer aussi, pour les adolescents, comme pour nous. Ces dispositifs sont élémentaires, ils n'existent pas uniquement par défaut, parce qu'on en peut proposer de cures "standard". Ils font valoir une offre qu'ils maintiennent: offrir à des adolescents pris dans la discontinuité d'existence, en proie à une rencontre de la violence sociale et parfois familiale (violences collectives, maltraitements, accablement vis-à-vis des rapports de force cruels sur lesquels se replient, dans beaucoup de quartiers de banlieue, les assignations identitaires). Bien évidemment, le clinicien en ces circonstances ne prétend pas conduire la fameuse cure psy, mais notre écoute est psychanalytique. Nous misons sur les forces du transfert, et posons alors qu'il est de notre ressort, de notre entendement et de notre responsabilité d'accueillir, puis d'interpréter les adresses à l'Autre que recèlent bien des conduites ou bien des attitudes qui ne semblent marquées que par l'insaisissable, l'apathie, le narcissisme ombiliqué sur la précarité de ces assises. Pour comprendre l'adolescent, et ses productions, le clinicien ne peut que renverser la position communément admise de la psychopathologie adolescente comme venant s'expliquer par les malheurs du narcissisme à la façon d'un étayage. Ce point de vue, ce point de départ ne peut être tenu pour faux, il est même tout à fait exact, mais nous supposons qu'il puisse être complété. Il serait aussi nécessaire de comprendre la signification des inventions des modes d'adresse à l'Autre. J'ajoute encore que chaque adolescent n'est identifié, ni à un diagnostic psychiatrique ou pseudo ethnologique ("personnalité ethnique") ou encore sociologique ("jeune de la cité", "enfant-soldat"). Il s'agit donc de situer les nouvelles données qui se font jour dans les offres et les demandes d'écoute liées à la présence de centres de consultation, ou d'équipes mobiles au sein des quartiers réputés « difficiles », quartiers « chauds » de la banlieue, de la cité. Il ne s'agit pas d'apporter du "sensationnel".

Notre posture

Notre position et notre posture, celles d'un psychanalyste concerné par l'anthropologie, rendent très critique par rapport aux deux modèles qui saturent la littérature dominante sur les "jeunes des cités" depuis l'abandon de la politique de Développement Social des Quartiers (D.S.Q.) et qui sont les modèles de la "guerre" (la cité comme lieu d'affrontement perpétuel) et de la "Santé mentale" (la cité comme lieu

pathogène ou déficitaire). Doit-on encore insister: la focalisation sur ces deux modèles, rendant peu légitime toute clinique de l'éducation, ne peut que renforcer des attitudes et des représentations de criminalisation de la jeunesse. Le pathos sécuritaire est l'inévitable condiment qui donne saveur et force à une telle réduction épistémologique et politique. Entendons-nous déjà sur un point d'importance: un quartier difficile n'est pas nécessairement un quartier où la vie est insupportable. Ce qui importe, ici, dans les usages atypiques de la rue auxquels les adolescents nous confrontent, est que nous ne voyons pas ces jeunes user de l'espace urbain dans une dynamique de passage, voire de transitionnalité. L'errance n'est pas soluble dans le nomadisme, ne fait pas toujours du jeune un être mouvant et souple (Douville, 2000, 2007), de même la rue ne fait pas toujours le chemin, le repli d'espace que certains jeunes utilisent comme unique perspective ne fait pas nécessairement lieu. On a pu se demander pourquoi les jeunes des banlieues étaient si prompts à réagir massivement à des violences ou à des auto-violences, avec des formes de ritualisation du deuil (marches, voire émeutes...). C'est aussi pour eux, reprendre à leur compte la pathogénie des espaces urbains, espaces sans traces des sites sur lesquels ils se sont édifiés, et marquer du lieu, faire de l'encoche, faire de la mémoire. La mémoire du lieu qui palpète en ces adolescents est souvent une mémoire saccadée, hachée, virulente, marquée par des décès tragiques, des violences, des sentiments d'appartenances très féodaux que cimentent ces souvenirs et leurs ritualisations cérémoniales régies par des codes très précis et très sévères d'assignation et d'affiliation, de domination et de soumission aussi. La position de marqueur d'espace et de marqueur de support de la mémoire est alors un des piliers du narcissisme adolescent entendu là où il se joue: dans des modes d'adresse à l'autre, au semblable, dans des recherches de paroles pleines –très prescriptives et peu équivoques– pour de nouveaux étayages et de nouvelles altérités. Que se joue-t-il alors aux confins de ces espaces de sur-inclusion et de sur-appartenance, ritualisés comme des espaces claniques? Les jeunes y construisent des amorces de territoire en installant leur lieu de rendez-vous, de rencontre, dans des lieux d'oubli, dans des lieux qui conservent des traces de mémoire répudiée, des points de repères des moments passés. Là où, aujourd'hui nous ne voyons que terrains vagues ou friches, s'édifiaient, hier, des usines ou des hangars, lieux de productions ou de stockages de biens, lieux de luttes sociales parfois. Dans ses lieux et sur ces lieux qui sont en danger de quitter la mémoire du quartier ou de la cité, les jeunes fabriquent du lien et de la trace, peut-être pour sauver l'imaginaire et le rêve, pour faire parler de façon imaginaire les vestiges réels d'un

exercice réel et symbolique de la richesse et du pouvoir, exercice congédié par les cruautés économiques contemporaines. Ces lieux deviennent des « toiles de fond » qui renforcent un statut symbolique d'appartenance. C'est bien dans de tels lieux qu'est la plus variée et la plus dense l'activité d'écriture des tags, des graphes ou même de la simple coupure, je désigne par cette expression des « tags » qui n'en sont pas ou pas encore et qui sont des simples biffures, de simples marques en réseaux sur les murs désertés; on retrouve dans la gamme des tags ou des graphes des gammes d'expression qui, transposées dans les marques du corps, iraient de la scarification au tatouage proprement dit. Cet « au-delà » du familier fascine pourtant quelques adolescents presque moins qu'il ne les inquiète. Le dehors, au-delà de ces vestiges du passé choisis comme écran et comme bord, est déjà présent pour de nombreux jeunes comme une menace toujours là au jour frisant de ce que les tags, les réunions entre soi, les rituels de consommations de produits divers, ne parviennent pas à constituer comme familier. Oscillation sur les mêmes sites de ce qui serait enfin un lieu occupable et de ce qui ne l'est pas encore. Cette oscillation est bien ce qui impose une ritualisation, une forme de lien, une codification du contenant.

Fragilité de la construction émotionnelle de l'espace

Sans toujours grand succès. Comment comprendre cette fragilité de la construction émotionnelle de l'espace qui produit tant d'emblèmes de territoires mais si peu de territoires contenant? De nombreux jeunes des cités dépensent une énergie psychique importante pour constituer des repères qui croiseraient deux dimensions de l'espace. La construction de ce plan bi-focal ne va jamais de soi. L'extérieur engouffre, aspire tant qu'un espace de sécurité n'est pas constitué. L'errance n'est pas, contrairement à ce qu'une idéalité romantique voudrait en faire: un cheminement de liberté, une extension de l'espace acquis par le sujet dans sa déambulation hasardeuse. C'est pourquoi il convient de distinguer des trajets de nomadisme ou d'errance active des errances pathogènes de certains jeunes qui suivent une lancée rectiligne, sans qu'aucune incurvation ou dérivation signifiante ne leste le cheminement dans le sens d'une direction voulue et espérée. Un acte significatif de la violence de la rue peut être ici évoqué: les voitures brûlées, et les bus attaqués. Je voudrais rappeler ici que brûler des voitures, c'est brûler aussi ce qui permet de se déplacer et que pour beaucoup de sujets la question du déplacement est une question redoutable. Il me semble naïf de penser que brûlant

des voitures, les adolescents porteraient atteinte à une image de leur corps propre. Cette violence, c'est du moins une hypothèse, ne pourrions-nous pas supposer qu'elle vise non le corps mais bien ce qui a été dérobé au corps? À partir de cet archaïque que représente la destruction des objets pourvus de direction dans l'espace et destinés à aller vers le dehors (il me faudra nommer ainsi les voitures, et les moyens de transport), se pose la question de ce qui rend, pour un adolescent, et à partir de la rue un espace signifiant. Là encore nous prendrons le temps de travailler sur une "psychogéographie" des lieux et nous interrogerons sur ce qui permet d'habiter l'espace, c'est-à-dire de l'orienter et de lui donner consistance, profondeur et ouverture. Une première réponse se dessine. Pour se repérer dans les espaces, il faudra au sujet prendre appui sur des croisements de lignes et de dimensions qui mettent en perspective des angles. D'emblée, des adolescents ne sont pas dans la logique du territoire, laquelle suppose la conquête de plus d'un angle, mais dans celle du point fixe, et de l'infini « turbulent » et menaçant, avec des périmètres de sécurité extrêmement précaires et flottants. Se construire comme acteur dans son espace revient à se repérer à partir de deux angles au moins et qui sont très investis. La conquête des lignes de fuite permet de se représenter un ailleurs qui n'est plus équivalent à un point de vertige ou de destruction. Le jeune rétablissant ou établissant, c'est selon, une traduction en perspective de son environnement urbain, traduit l'espace de la ville non plus comme un feuilletage de paysages plats pouvant se rabattre catastrophiquement les uns sur les autres, mais comme un montage de seuils, de liens, de passages. Marquer donc l'infini d'une topologie sans coupure par des coupures d'angles ouvrant à un dehors moins mortifère, c'est-à-dire un dehors vers quoi il est possible d'aller et d'où il est possible de revenir. Au binôme de la sur-présence dans un accident de l'espace et de la menace épandue tout ailleurs succèdent des retrouvailles avec le jeu symbolique de l'absence et de la présence de soi à soi. Ces « coins-seuils » sont marqués sans doute par des tags. Qu'on m'autorise ce néologisme de « coins-seuils »... qu'est donc un « seuil » sinon ce qui met en place la fonction d'un coïncement et d'un recoupement de lignes? Les tags appellent la voix, le geste. Ils appellent une forme de chorégraphie première de la marque. N'étant pas à lire et ne pouvant pas être lus, ils sont un peu comme des entailles venant décompléter des mortifications et des jouissances mortifères. En ce sens ils sont un foyer d'appel au lien. Cependant, tout clinicien travaillant assez quotidiennement dans nos banlieues qui va porter son regard sur des jeunes, pris en pleine détresse identitaire, sait que ces adolescents sont bien loin de se camper face « à la société » comme des auteurs. S'ils se portent et se fixent vers des friches ou des

ruines, ce n'est pas, ou pas encore, dans l'objectif de les subvertir et d'en faire le site de leurs constructions paysagistes, graphiques etc. Les adolescents dont je parle, faute souvent d'inventer un rapport de traduction de l'ancien, entretiennent un rapport de collage à ce que les nouveaux espaces urbains et les nouvelles réalités de l'emploi et du marché ont laissé de côté, en marge sans même en faire des simulacres de lieux souvenirs. Les graphes ou les tags dont je mentionne la présence sont rarement des réalités picturales aussi agencées et complexes que celles qui mettent en avant, ou sur la scène de l'Internet, les tagueurs et les grapheurs connus. Il y a de l'embarras parfois à user des mêmes termes pour désigner d'une part des productions artistiques, et d'autre part une simple et obstinée pratique de la griffure, de la coupure, de l'entame de lieux inemployés par le commun. Ce caractère de biffure exercée sur des espaces en friche ou en rebut, ou encore sur des espaces encore non utilisés par les marques sociales (signalisation, publicité) est capable cependant d'inciter au rassemblement. Tels de discrets signes de piste, ces tags élémentaires tressent un réseau de craquelure aux bords des carapaces de la ville, autour de quoi des jeunes se repèrent, se trouvent sinon se retrouvent, se supportent dans un être ensemble encore précaire et peu loquace. Je propose, maintenant, quelques éclairages concernant ces formes particulières de socialisation des enfants et des adolescents qui vivent trop souvent dans la rue, à partir de mon expérience africaine, à Bamako (Mali).

Bamako

La rue est un très large espace informel de productions de biens et de services, certains enfants investissent ce « marché » du travail «sauvage» en se faisant guides, laveurs de vitres de voitures, petits revendeurs, mais certaines jeunes filles aussi survivent en se prostituant. C'est bien sûr la durée de présence dans la rue, mesurée en termes d'heures par jour, qui sera un critère important de désocialisation: plus des deux tiers de la population d'ensemble de la ville de Bamako passe plus de huit heures quotidiennes dans la rue. La différence est toutefois importante avec ceux et celles qui y élisent un domicile permanent. De nombreux enfants et adolescents se regroupent autour de points géographiques précis, souvent liés aux zones de circulation intensives et aux voies de communication (marchés, gare routière ou gare ferroviaire). On note que ces lieux de grands passages, telles les gares ferroviaires ou routières, sont des lieux où aboutissent et s'échouent des jeunes garçons, plus rarement des jeunes filles qui

sont dans des grandes errances, certains viennent de pays limitrophe, comme le Sénégal ou la Côte d'Ivoire, ou encore la Mauritanie. Ces grandes errances n'expliquent en rien, toutefois, l'aspect massif de la présence des enfants et adolescents qui restent fixés autour de ces lieux puisque la plupart de ces jeunes dont il est maintenant question s'y sont sédentarisés et ne voyagent jamais. Il faut indiquer qu'ici les moyens de transport, ces objets mobiles qui traversent des plaques de temps et d'espace et que sont les taxis-brousse, les bus, les camions ou les trains, ne sont pas adoptés par les jeunes pour se déplacer. Il y a un intérêt peut-être « économique » à réfugier dans de tels endroits, idéaux pour faire la manche en raison des grandes animations qui y règnent, mais il y a autre chose, et plus encore: un intérêt psychique à rester au plus proche d'une vie continue de la cité, là où tout se meut, là où tout fait signe de vie, sans presque de pause. Comme une façon de se tenir dans la proximité d'un ballet de signes, de traces, permanents, répétitifs. Les groupes que nous rencontrons là sont mobiles et leurs contours sont fluctuants, ce sont des bandes instables vivant dans des périmètres mouvants autour de ces quelques points fixes que sont les diverses gares ou les marchés. Il est rare que des luttes pour le contrôle de la territorialité soient suffisamment denses et organisées pour que puissent se former des groupes organisés ou des contre-groupes (ceci expliquant cela). Les limites de ces territoires sont mouvantes, surtout pour ces bandes d'enfants qui n'établissent pas leur lieu de sommeil la nuit à proximité des regroupements d'adultes mendiants ou nomades, qui, eux, se retrouvent pour dormir à proximité les uns des autres autour de grandes places très repérées à Bamako Centre, telle la place de la Mosquée. Il faudrait ajouter que plus un groupe est lourd d'enfants désocialisés, moins il est territorialisé, se repliant dans des lieux bien davantage marqués par la circulation des biens et des moyens de transport que dans des lieux de communication et d'échange. Dans ces lieux, le « risque » de rencontre avec le monde adulte est atténué, hélas! règne un monde marqué par l'objet et le déchet. En outre, certains enfants ne peuvent faire partie d'une bande que pour quelques jours tout au plus, et aucune conduite collective (y compris de délinquance) n'y est planifiée et organisée durablement. Les groupes d'enfants qui nous préoccupent se regroupent donc plus précisément par communauté de trauma, bien plus que par communautés culturelles. Ces adolescents ainsi agglutinés ensemble m'ont donné le sentiment de vivre, entre apathie et défi, un rapport au temps historique tout à fait particulier. Ces jeunes sont affectés dans leur singularité; ils n'ont d'autre choix que de se poser, d'abord et avant tout comme le produit de ruptures et de cassures qu'aucun de leurs ascendants n'a pu connaître. Ils vivent une situation inédite et se vivent

aussi en position inédite. La demande de l'autre à leur égard est souvent peu supportée lorsque qu'elle est portée par des modèles convenus et obsolètes de l'appartenance et de la cohérence culturelle. Il est inutile de s'adresser à eux comme étant d'abord des Bambaras, des Peuhls ou des Dogons. De plus, certains se sentent dans une telle cassure, voire une telle transgression, vis-à-vis de leur famille, qu'on a bien du mal à situer comme facteur de sens et d'identification structurante la relation aux ancêtres et à l'ancestralité.

La vie « dans la rue » qui se chronicise très rapidement n'est pas sans entraîner des perturbations des fondations subjectives du temps, de l'espace, d'autrui et du corps. Nous ne pouvons envisager ces répercussions subjectives sans envisager, également, ce qui se présente comme logique d'adaptation, voire de suradaptation paradoxale. Cette suradaptation a pu être décrite sous le terme de résilience. S'y désigne la possibilité pour un enfant de surmonter des états de graves privations éducatives et affectives en rétablissant des modes de transferts avec d'autres supports affectifs et socialisants et en adoptant des modes de conduites et d'inconduites, porteuses d'identification et donnant du sens à des logiques de territoires. Or, à ne voir dans ces suradaptations à l'immédiat des logiques de survie, que des capacités à ne pas trop se détruire, on oublie aussi que de tels modes de résilience doivent être cassés: il est nécessaire pour un enfant de pouvoir régresser à son propre service, ce qu'il ne manque pas, fort heureusement de faire, lorsqu'il a la chance –en fait c'est un droit minimal- d'être accueilli, entendu, soigné et éduqué dans un milieu adulte respectueux des lois des échanges et des lois de la parole.

Conclusions...

Il y a donc une réalité, chaque jour de plus en plus insistante, et, au demeurant, peu supportable, qui est celle de l'installation dans la vie de la rue de garçons, voire de filles, de plus en plus jeunes. On peut tout à fait, dans un premier temps, dire que ces jeunes sont en danger. En risque. Il est nécessaire ici de se montrer pragmatique.

Les équipes impliquées dans un travail de terrain, définissent deux priorités. D'une part, qu'il fallait entendre toute forme de relation où un jeune ne peut demander assistance et soin qu'en attirant d'abord l'attention d'un éducateur et d'un soignant sur un autre jeune qui, objectivement, va encore plus mal que lui, mais sans oublier le risque que le premier de ces jeunes disparaisse sous l'évidence de la maladie ou du mal-être du second. D'autre part, qu'il ne fallait pas s'alarmer d'assister à des régressions lorsqu'un «suradapté» se sentant en

confiance et en sécurité pouvait alors laisser tomber ses défenses et ses béquilles psychiques. Qu'enfin le meilleur « médicament » qui soit reste la parole, celle qui restaure le sujet dans la dignité de la promesse et l'arrache à la crainte et à la menace (Douville, 2002). Le lien de parole, permet les passages, les traductions, les transferts, il permet au jeune de se sentir vivant et réel. Traducteur et passeur, enfin.

BIBLIOGRAPHIE

ARENDT, H. (1983); *Condition de l'homme moderne*, (*The Human Condition*, 1958), Calmann-Lévy, Paris.

CHERKI, A.: *Frantz Fanon Portrait*, Paris, Le Seuil, 2000.

DELORY-MOMBERGER, C.: *La condition biographique. Essai sur le récit de soi dans la modernité avancée*, Paris, Téraède.

DOUVILLE, O.: « Des adolescents en errance de lien » *L'Information Psychiatrique*, numéro 1, janvier 2000: 29-34.

DOUVILLE, O. « Avant le transfert, le contact », *Le transfert adolescent*, Didier Laurus (éd.), Ramonville Saint Agne, Érès, 2002, collection « Le Bachelier »: 133-143

DOUVILLE, O.: "Les guerres modernes" *Adolescence*, 39, "Nouages", 2002: 145-156.

DOUVILLE, O., Jehl, G. (2000). *Rapport de Mission (août 2000) au Samu Social International*, S.S.I. Paris.

DOUVILLE, O. (2001). « Des suradaptations paradoxales ». *Lien social*, 2 (page 6), Bamako: Samu Social Mali.

DOUVILLE, O. (2002). « Clinique des altérités: enjeux et perspectives aujourd'hui ». In C. Sabatier & O. Douville (Eds.) *Cultures, insertions et santé* (pp 113-140). Paris: L'Harmattan, collection « Espaces interculturels ».

DOUVILLE, O. (2004): « Exclusions et corps extrêmes » *Champ Psychosomatique*, 2004, n° 35: 89-104.

DOUVILLE, O. (2008) *De l'adolescence errante, Essai sur les non-lieux de nos modernités*, Nantes, Pleins feux. Collection « L'impensé contemporain ».

DUFOUR, V., LESOURD, S., FOURMENT, M.-C., RASSIAL, J.-J.: «Une clinique de la banlieue: questions méthodologiques à la lecture psychanalytique des phénomènes sociaux», *Psychologie Clinique*, 10, «Dispositifs cliniques: recherches et interventions», 2001:141-150.

KAUFMANN, P.: *L'expérience émotionnelle de l'espace*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin.

LOLO, B. (2001). « Qui sont nos enfants de la rue, ici au Cameroun? » *Les Cahiers du GRAPAFF*, 1 (pp 81-89), Paris, L'Harmattan.

Rapport sur le recensement des enfants errants dans le district de Bamako (2002), DNPEF Direction nationale de l'Enfant et de la Famille. H. Massaga, M. Soumaré, J. Samaké (Direction scientifique).